



## L'ÉCHO RÉTROSPECTIF DE L'ÉVÉNEMENT

*ENRIQUE VALIENTE NOAILLES – Je voudrais commencer notre conversation en faisant référence à Giorgio Manganelli, l'écrivain italien : il dit qu'il croit en Dieu, mais que Dieu lui-même est athée...*

JEAN BAUDRILLARD – Si Dieu ne croit pas en Dieu, c'est peut-être qu'il n'a jamais existé. Comme la réalité. Elle n'existe que si l'on y croit. Mais elle-même, peut-être, n'y croit pas. Soumise au détecteur de mensonge, peut-être avouerait-elle qu'elle n'existe pas.

*Et si elle existait, elle serait plutôt polythéiste !... Mais Manganelli dit aussi : « Il est possible qu'un tic-tac qui procède de quelque part simule la pensée et marque des heures qui n'existent pas encore et qui n'ont jamais commencé. » Je trouve que c'est un peu la figure de ton œuvre, un tic-tac qui précède l'horloge. Bien sûr, ce pourrait être aussi le tic-tac de la minuterie d'une bombe à retardement !*

Oui. De toute façon, le temps lui-même est une bombe à retardement.

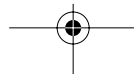
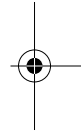




*Oui, il semble qu'un penseur soit simultanément une sorte d'anticipation et de précipitation d'une époque vers sa fin, ce qui pourrait être ton cas. Qu'en penses-tu ?*

Ce n'est pas tellement une question d'anticipation : celle-ci fait encore partie d'une dimension classique de prévision linéaire. Ce n'est pas une vérification anticipée non plus : si on dit « Je vous l'annonçais depuis bien longtemps, et voilà, c'est arrivé ! », alors on vérifie sa propre pensée, mais la prophétie réalisée enlève à l'événement sa singularité. Ce n'est plus alors qu'un retour-image de la pensée sur l'événement. C'est plutôt un problème de précession de la pensée sur l'événement – mais simultanément de précession de l'événement sur la pensée. C'est cette double spirale qui est mystérieuse. Ainsi, dans le cas du World Trade Center, tout ce que j'ai écrit depuis vingt ans était au fond comme une onde de choc préfigurée de la chose, comme si l'événement avait toujours été là, identifié dans une sorte d'anticipation rétrospective. La pensée n'est ni une prophétie ni une prévision, elle est une préfiguration, elle est déjà là comme l'événement d'une certaine façon, et elle s'accomplit dans quelque chose qui lui échappe totalement. L'événement se répercute sur la pensée avant même de s'être produit, et, quand il arrive finalement, il en est à la fois la réalisation et la fin.

*L'événement se produirait alors à plusieurs endroits à la fois sans antécédent. Pensée et événement seraient face à face, non pas comme des miroirs, mais comme des attracteurs étranges. Il y aurait entre eux une correspondance secrète, un pacte silencieux, comme celui de deux parallèles*

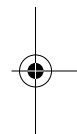




*qui s'accorderaient pour se croiser un jour quelque part. Il découle aussi de ce que tu dis une chose particulièrement intéressante : la pensée aurait peut-être comme tâche additionnelle de ne pas obstruer la singularité de l'événement, ainsi que de protéger cette singularité de l'assaut de toute transcription réductrice. Peut-être une partie de son effort consiste-t-elle à dissuader la production artificielle et anticipée de l'événement. De toute façon, il me semble qu'il y a dans la pensée une jouissance et une attente face à l'idée de précipitation. Borges disait : « Presque immédiatement la réalité s'effondra en plusieurs points – la vérité est qu'elle désirait céder. » C'est comme si la réalité attendait quelque chose qui la précipite et que la pensée lui procurait ce plaisir. Dans ce sens, par exemple, il y a eu une sorte d'implosion du concept de social après À l'ombre des majorités silencieuses – bien sûr sans causalité directe.*



L'apparition de la pensée elle-même est événementielle. Dans ce sens, elle accélère l'échéance. Que quelque chose comme le social se précipite vers sa fin et que l'analyse du social y contribue, cela est sûr. C'est un peu l'histoire du cours d'eau qui s'accélère à l'approche de la cascade. Toutes les choses s'accélèrent dès qu'elles ont perdu leur principe. Ainsi, l'histoire, dit-on, s'accélère. En fait, l'histoire a disparu, mais elle nous a laissé l'accélération. On pourrait dire de la même façon que la réalité a disparu, mais qu'elle nous a laissé son principe. Ou que le principe de réalité a disparu, mais qu'il nous a laissé la réalité. C'est merveilleux, cette réalité qui accélère comme un canard sans tête, alors que son principe continue comme une tête sans canard. Il y a d'autres figures analogues : Dieu lui-même, qui a dis-





paru, mais nous a laissé son jugement, qui plane encore sur nous comme le sourire du fameux Chat du Cheshire, dans *Alice au pays des merveilles*.

*Oui, il ne nous est resté que les pires résidus ! Peut-être que ce qui est en train de se perdre réclame l'aide de la pensée pour accélérer son processus. La pensée serait toujours en état d'alerte pour le faire, ainsi que pour mettre à nu tout ce qui a perdu son principe. Mais ton œuvre va peut-être plus loin : comme l'effet d'une bombe neutronique, elle laisse debout la littéralité pure des objets, en volatilisant leur fondement. Il y a une brusque neutralisation du sens dans cette « opération », mais au fond, ce n'est que la neutralisation de l'essai de neutralisation du monde. En quelque sorte, tu fais une « suite vénitienne » du monde lui-même, sans vouloir lui enlever son secret : être son ombre et le suivre pour effacer de loin ses traces et l'abolir.*



On peut l'élargir au monde. *Shadowing the World*, c'est suivre le monde comme son ombre en lui volant son identité. Lointain écho de Peter Schlemihl, l'homme qui a perdu son ombre, mais ici l'ombre perdue revient sur ses traces pour le doubler. Une fois suivies ainsi et dépouillées de leur ombre, les choses n'ont plus de fins précises. Toutes les fonctions, ainsi délivrées de leur but, de leur fin, de leur valeur d'usage, deviennent exponentielles. Ainsi de la réalité : délivrée de son principe, elle envahit tout et part dans n'importe quel sens.



*Oui. Pour le dire autrement, la pensée, en quelque sorte, n'est pas au-delà des choses, mais en deçà, avant que les choses soient constituées en elles-mêmes, avant d'être pétri-*





*fiées dans une logique irréversible de l'ordre causal et de la temporalité linéaire. C'est un mouvement de prestidigitiation, par lequel on enlève la nappe en laissant les objets sur la table, parce qu'il y a toujours une présence matérielle des objets, dont on a cependant enlevé le sens.*

C'est cela – ou alors surprendre les choses avant que la nappe soit mise. C'est ce qui m'était apparu pour l'objet photographique : arriver avant même que les objets se soient mis en ordre de référence. Dès que tu es présent, tu leur donnes un sens, et il est déjà trop tard. Donc, profiter du bref laps de temps où tu n'es pas encore vraiment là, profiter de ton absence pour saisir ce que peut être le monde en ton absence.

*Oui, parce que quand les choses s'aperçoivent que tu es là, elles prennent réalité ou, continuant avec l'image photographique, elles commencent à poser à la lumière du sens. C'est important, même, non seulement qu'elles ne se rendent pas compte qu'on est là, mais que nous-mêmes n'arrivons pas trop non plus à nous rendre compte de notre propre présence. Pour que cela n'ait pas lieu, la pensée doit préserver une furtivité dans son mouvement.*

L'acte de pensée est furtif, en effet. Comme l'acte photographique, il est un acte de disparition. Un acte dans lequel tu t'éclipses en même temps que tu captés les choses.

*Peut-être la pensée n'entreprend-elle, dans une première phase, un pacte de reflet et de symétrie avec le mouvement du monde que pour s'éclipser immédiatement après, en*





*incitant le monde, par reflet, à se conduire de la même façon. On l'incite à entrer dès lors dans un duel asymétrique, de mutuelle furtivité. Le problème du réel et de sa pétrification, c'est qu'il ne montre qu'une seule phase des choses, celle de l'apparition. La pensée les renvoie à la disparition.*

C'est restituer une absence qui est en général conjurée par une présence totale. En partant de l'idée que les événements ont tous envie de se produire mais qu'ils sont obstrués par le sens, par l'histoire, il faut écarter tout sur son passage, désobturer l'événement en créant le vide. Désenclaver les choses de leur réalité, arracher la réalité au principe de réalité.

#### LA JOUISSANCE DU LANGAGE

*J'aimerais parler un peu de l'écriture et du langage. Tu as utilisé, à un certain moment, des termes tels que « échange symbolique », « fatalité », « séduction », « hyperréalité », etc. Ton œuvre semble avoir fait le tour du langage, et son expression se situe maintenant au-delà de la métaphore et plus près de la littéralité absolue. Comment perçois-tu de manière rétrospective ton rapport avec le langage ?*

Les concepts du début appartiennent encore au langage conventionnel, c'est le répertoire habituel des disciplines dans l'air du temps : anthropologie, sémiologie, psychanalyse..., mais avec l'exigence de les déconstruire. Ou, plutôt, non de les déconstruire, mais de porter les termes à leur limite, de les soumettre à l'épreuve du vide. De les faire se disqualifier d'eux-mêmes pour ouvrir sur

